

En territoire ennemi :

le sujet anarchiste au risque de l'identité et de la vérité

Erwan Sommerer

CERTAINS DES PASSAGES LES PLUS CÉLÈBRES DE *L'Unique et sa propriété* sont ceux où Stirner exprime avec virulence le refus d'endosser une cause et de s'engager durablement en faveur d'une conception du bien, de la justice ou de la vérité. L'individu stirnérien se caractérise non seulement par le rejet des injonctions extérieures – notamment celles qui l'incitent à se sacrifier pour un idéal – mais aussi par une méfiance tout aussi forte envers les règles de conduite qu'il se donne à lui-même : les décisions que l'on prend, les promesses que l'on fait, les maximes éthiques dont on se dote, n'ont aucune valeur pour le Moi présent, de même que celui-ci ne saurait contraindre son Moi futur. Nul n'est tenu d'obéir à ce qu'il a été, seule compte la fluidité de l'être, la préservation de ce « rien créateur¹ » qui ne se soumet à aucun maître, y compris si ce maître est une version antérieure de lui-même.

Cette attitude trouve une illustration frappante dans la critique des partis, qui aboutit à un éloge du « transfuge » et du « renégat », figures de la liberté : « l'individualité ne connaît aucun commandement de fidélité, de dépendance, elle permet tout, même l'abjuration, l'apostasie » tandis que « pour agir par soi-même il faut agir immoralement, [...] devenir infidèle, rompre même son serment, afin de prendre soi-même une détermination au lieu de se laisser déterminer par des considérations morales² ». Cet anarchisme-là, qui trouvera un écho dans la haine sartrienne de la continuité de

soi, est un anarchisme du vagabondage, du parjure et de la conversion, et le parti politique, moral ou religieux auquel l'on décide de s'affilier un jour peut aussi être celui contre lequel, le lendemain, l'on déclenche la guerre. Cette position peut susciter la perplexité. Mais nous pensons qu'elle nous dit quelque chose d'essentiel sur ce que peut être une vision radicale de l'autonomie et de la souveraineté individuelle.

Sans nous enfermer dans une stricte perspective stirnérienne, nous souhaitons donc la prendre comme point de départ pour explorer ce que pourrait être une approche spécifiquement anarchiste de la subjectivité à l'aune d'un certain nombre de corpus théoriques contemporains. Notre objectif sera double : il s'agira d'une part d'analyser en détails l'inconstance du sujet autonome, et d'autre part de confronter celui-ci à son envers, à savoir le sujet incarné dans une identité fixe ou n'existant qu'à travers la fidélité à une vérité. La question se posera alors de savoir dans quel mesure l'anarcho-individualiste – puisque c'est lui qui nous intéresse – peut s'aventurer sur le terrain hostile de l'essentialisme, y survivre voire peut-être s'y plaire.

Pour réaliser ce projet, nous nous appuyerons sur le poststructuralisme d'Ernesto Laclau. Il nous fournira les outils conceptuels utiles pour délimiter un sujet anarchiste dont la définition pourrait satisfaire Stirner. Puis nous inviterons ce sujet à une excursion chez l'ennemi, au pays des essences et des vérités absolues, le questionnant dans sa capacité à prendre cause, à militer avec abnégation, à participer pleinement aux luttes socio-politiques et, pourquoi pas, à mener à bien une révolution. Autant d'attitudes qu'un stirnérien considèrera avec le plus grand effroi. Nous nous demanderons ainsi quels types de rapports – de répulsion ou de connivence – le sujet anarchiste peut entretenir avec la théorie décoloniale de la subjectivité de Fanon et avec la philosophie de Badiou, chez qui la valeur du sujet se mesure à sa persistance et à son obstination, pour ne pas dire à sa foi. Mais justement : l'autonomie de la rupture peut-elle faire l'économie d'une autonomie de la conviction et de la ténacité ?

I. SUJET RÉVOLUTIONNAIRE ET SUJET ANARCHISTE

LE SUJET SELON LACLAU : DÉFAILLANCE DE LA STRUCTURE ET VIDE SOUVERAIN

Si l'utilité d'une convergence entre anarchisme et poststructuralisme a déjà engendré d'abondants débats autour de la notion de

« post-anarchisme », ce fut souvent pour évaluer dans quelle mesure la pensée d'auteurs tels que Deleuze, Foucault ou Derrida pouvait résoudre certaines apories (réelles ou imaginaires, peu importe) de l'anarchisme dit « classique ». Aussi intéressante qu'ait pu être cette controverse, notre propos se situe dans une optique différente. Ce qui nous préoccupe est la délimitation théorique d'un sujet anarchiste. Dans ce but, nous proposerons pour commencer une confrontation avec ce qui constitue l'une des œuvres les plus remarquables du courant poststructuraliste, dans laquelle l'on découvre une analyse stimulante de la subjectivité contestataire, à savoir *New Reflections on the Revolution of Our Time* d'Ernesto Laclau³. Ce texte, publié en 1990, vise à corriger la conception du sujet proposée dans *Hegemony and Socialist Strategy*⁴. Ce faisant, l'auteur déploie un ensemble de notions qui précisent considérablement son approche des crises politiques et de leurs effets sur le renouvellement des identités individuelles et collectives. Non seulement Laclau ne verse pas encore dans le vocabulaire de la « raison populiste », qui n'émerge pleinement chez lui qu'une dizaine d'années plus tard, mais il propose des réflexions qui sont autant de pistes pour une convergence inédite entre poststructuralisme et anarchisme.

Le sujet laclauien auquel nous allons nous intéresser est double : il est à la fois sujet en décrochage – nous dirons bientôt en rupture – et sujet souverain, du moins si l'on considère qu'est souveraine une décision d'existence qui échappe aux normes en vigueur et procède d'une logique d'auto-fondation. A partir de cette double dimension, nous allons voir que ce sujet peut être défini comme un intervalle ou comme une sorte d'aller-retour. Laclau, pour sa part, évoque sous influence lacanienne un « manque » ou une « distance », ce qui reflète la recherche d'une approche formaliste de la subjectivité. Celle-ci prend l'aspect d'un processus et non d'une substance métaphysique ou identitaire.

Examinons ces deux dimensions. La première situation constitutive du sujet est ainsi le décrochage : le sujet est ce qui décroche d'une position de sujet. Pour cerner cette séquence, il convient de rappeler certains points de la pensée de Laclau. Pour celui-ci les conflits politiques, appelés antagonismes, opposent des tentatives pour imposer une hégémonie – c'est-à-dire un certain système de significations, d'identités et de comportements – à l'échelle de la société. Il s'agit d'une opération de fixation par lequel les divers

éléments constitutifs du corps social sont définis les uns par rapports aux autres à l'intérieur d'un même ensemble qui tend à la cohérence. Les valeurs et les conduites, la perception du meilleur mode d'organisation socio-économique et du type d'institutions aptes à le stabiliser et à le reconduire, sont autant de composantes d'une hégémonie que ses partisans cherchent à imposer contre les propositions alternatives. Dans une perspective qui doit tout autant à Althusser qu'à Foucault, les individus sont alors assujettis à des rôles spécifiques et obéissent à des injonctions normatives qui déterminent leurs relations au reste de la société et leurs actes : les positions de sujet sont ainsi l'ensemble des identités mises en circulation dans un ordre hégémonique donné. Plus la structure se fige, plus les acteurs s'effacent au profit d'une localisation structurale pré-donnée.

Mais les structures sont défailtantes. Le concept de « dislocation » marque l'idée que, du fait de l'existence d'alternatives, de contre-hégémonies plus ou moins vigoureuses, et surtout parce qu'un ordre socio-institutionnel parfaitement stable, voire immuable, n'est qu'un fantasme irréalisable, la société ne parvient jamais à se constituer comme totalité homogène. Or, cet échec, lorsqu'il prend la forme d'une crise politique aigue, est précisément ce qui produit la subjectivation. Puisque les positions de sujet ne peuvent être pleinement stabilisées, que les rôles sociaux n'atteignent pas un degré d'emprise et de routinisation tel que les acteurs seraient voués à y demeurer incarcérés, ceux-ci sont nécessairement subvertis par la critique ou par le doute et perdent en consistance. Et lorsqu'un acteur décroche de sa position, il est projeté dans ce vide souverain qu'est le sujet.

Le sujet est donc une identité défailtante. Il émerge lorsque l'hégémonie dominante ne parvient plus à imposer à un acteur sa place dans la société, donc à lui désigner son rôle et à l'inscrire dans un tissu de normes destinées à contraindre son comportement. Mais ce n'est pas un processus de dévoilement par lequel un individu pourrait découvrir ce qu'il est vraiment et accéder à une sorte de plénitude d'être, une essence délestée de son masque idéologique. Sous la position de sujet, il n'y a rien, si ce n'est le besoin d'identification, c'est-à-dire le « manque » qui appelle la recherche d'une nouvelle identité. C'est ainsi que, dans la perspective laclauienne, le décrochage donne accès à la liberté, mais une liberté paradoxale : celle qui, visant à endosser un autre rôle socio-politique, lié par

exemple à une contre-hégémonie, ne vise finalement qu'à supprimer ses propres conditions de possibilité⁵.

Nous sommes ici dans la seconde dimension du sujet. Celui-ci est une tension vers sa propre négation. Le déterminisme structurel étant défaillant, ne pouvant prétendre à la complétude qui lui permettrait d'enfermer les acteurs dans leurs positions de sujet, une faille, un interstice s'ouvrent pour une logique d'auto-fondation : le sujet est la décision non-déterminée, purement contingente, par laquelle est comblé le besoin d'identité. Après la phase de décrochage, on a donc un « raccrochage », un cheminement inverse, le sujet étant ainsi à la fois le vide identitaire ouvert par la dislocation de la structure sociale – vécu comme une insatisfaction existentielle, une révolte contre un rôle assigné par la société, contre les hiérarchies entre acteurs ou groupes sociaux – et l'effort exprimé sous forme décisionniste pour combler ce vide. D'où les notions d'aller-retour, de distance et autres formules pour le caractériser⁶. Laclau insiste pour sa part sur la dimension de folie propre à ce moment de décision⁷. Pour que celle-ci soit pleine et entière, il importe qu'elle ne soit pas contrainte par des normes préalables qui en prédétermineraient le résultat, elle ne doit pas être le fait d'un sujet préalablement constitué, adossé à des valeurs, des certitudes, etc., qui constitueraient sa substance extra-sociale. Pour être digne de ce nom, la décision doit être souveraine, dans le sens où elle ne doit procéder que d'elle-même. Le sujet se constitue en décidant. C'est ce qui fait dire à l'auteur qu'un sujet est ce qui joue à « imiter Dieu⁸ ».

Reste qu'en décidant, ce faux dieu s'anéantit donc lui-même, s'épuise dans sa propre création, son manque constitutif ne pouvant être satisfait qu'une fois l'acteur installé dans une nouvelle position de sujet liée à la cause qu'il s'est choisie. Mais avant d'interroger ce paradoxe, arrêtons-nous sur ce que cet aller-retour qu'est la subjectivité poststructuraliste peut apporter à une théorie du sujet anarchiste.

LE SUJET ANARCHISTE COMME RÉITÉRATION DU SUJET RÉVOLUTIONNAIRE

À vrai dire, les formulations de Laclau induisent une proximité très forte avec ce que pourrait être la conception stirnérienne du sujet reformulée dans un vocabulaire conceptuel nouveau. N'a-t-on pas ici une sorte de néant fondateur qui décide souverainement de ce qu'il est sans se plier à des déterminismes, quels qu'ils soient ?

La logique même du décrochage renvoie à l'idée d'un arrachement aux normes propres à la société ou à la communauté d'appartenance de l'acteur. Cela rappelle la définition de l'anarchisme que donnait Karl Mannheim : le pari un peu fou d'un changement qui advient « ici et maintenant » dans une indifférence au passé et au présent, qui se moque des pesanteurs de la tradition ou de l'ordre existant, qui se contrefiche de savoir si les conditions sont réunies, si une quelconque loi de la nature ou de l'histoire a donné son accord⁹. L'anarchisme se définit ici par une extériorité absolue qui postule la possibilité d'une auto-fondation radicale, d'une irruption constituante dont l'énergie créatrice ne saurait être bridée par quelque chose d'aussi trivial que le monde tel qu'il est à un moment donné.

L'arôme religieux de tout cela n'échappera à personne, et la référence de Mannheim, en plus de Landauer, est le *Thomas Müntzer* d'Ernst Bloch. Mais qu'importe : ce qui compte ici est la capacité de fondation de soi. Laclau décrit dans des termes évocateurs ce qui est aussi l'horizon d'un anarchisme pour lequel l'expression inconditionnée de la souveraineté individuelle – et par extension de la souveraineté collective – est un critère non-négociable de la liberté et des luttes anti-autoritaires. En d'autres termes, le post-structuralisme nous offre une version sophistiquée de l'impératif d'autonomie – donc de la capacité à se doter de ses propres normes, de sa propre identité, sans être soumis pour cela à une instance de domination extérieure. Mais nous estimons toutefois que l'approche laclauienne n'est pas suffisante et que sa proximité avec l'anarchisme peut être renforcée. C'est le cas sur trois points qui sont l'ampleur du décrochage, le rapport entre dislocation et révolution et les conditions dans lesquelles la souveraineté peut survivre à l'opération d'autodestruction que met en œuvre le sujet dans sa soif d'identité.

Le premier point concerne la nature exacte de la frontière entre position de sujet et sujet. Bien que clairement politique, la pensée de Laclau rencontre ici la même ambiguïté que l'existentialisme sartrien dans *L'Être et le Néant* : il nous manque une information quant à l'ampleur que doit prendre la modification d'existence pour qu'elle puisse être véritablement considérée comme un acte de liberté et d'autonomie. Car après tout, connaître des modifications dans son identité est la chose la plus banale du monde. Changer de statut socio-économique, connaître une phase d'ascension

ou de déclasserment social, évoluer dans son rôle familial, sont autant d'évolutions possibles pour un acteur mais l'on voit mal en quoi cela impliquerait la possibilité quelque peu mélodramatique de jouer à être Dieu. C'est donc qu'il existe un degré de cassure plus fondamental, un changement qui embarque quelque chose de plus imposant, de plus fort, pour qu'une rupture opère et qu'un sujet survienne. Ce « quelque chose » qui est embarqué, c'est le cadre. C'est-à-dire la hiérarchie des valeurs propre à une communauté donnée ainsi que les normes étatiques, sociales et économiques qui les incarnent. Pour utiliser une catégorie de la philosophie classique qui n'a rien perdu de sa pertinence, nous appellerons cela le « régime » à condition toutefois d'en étendre la définition au-delà de ses anciennes limites éthico-institutionnelles pour englober l'ensemble du champ normatif qui vise à circonscrire le comportement des acteurs et s'actualise dans leurs pratiques quotidiennes – notamment dans les situations de domination ou de discrimination.



Dès lors une position de sujet est nécessairement rattachée à un régime. Chaque rôle social s'inscrit plus ou moins explicitement dans un cadre à la cohérence variable et dont les formes institutionnelles ne sont que l'expression la plus visible. Et il n'y a donc logiquement de sujet qu'en rupture avec une position de sujet en tant

qu'elle s'adosse à ce cadre. Pour le dire autrement, le sujet est le vide ouvert par la transition entre deux régimes. Si ce degré de rupture n'est pas atteint, alors il ne saurait y avoir de subjectivation¹⁰.

Un sujet, on le comprend, est un bien rare et précieux. Et l'anarchiste est celui qui connaît cette valeur. Mais là encore chez Laclau comme chez Sartre se pose la question des conditions précises d'émergence d'une autonomie qui, du fait de la dislocation (ou du néant), est étrangement inhérente à l'individu alors même qu'il en est la plupart du temps privé. Ainsi, ce n'est pas parce qu'une société est toujours disloquée, projetant sur tel ou tel contenu hégémonique son fantasme d'ordre absolu, que l'on assiste à une réelle prolifération des sujets. Pour cela nous estimons qu'il faut un contexte spécifique, ou du moins une configuration optimale qui est ce que Mannheim appelait une rupture de « l'unité objective et ontologique du monde¹¹ », donc la partition de l'espace public en une pluralité de conceptions antagonistes de la société et de ses fins. Non seulement pour que l'individu, confronté à une extériorité radicale, soit suffisamment déstabilisé dans ses certitudes pour entrer dans une séquence de décrochage – nous parlerons ici d'« hétéronomie constitutive » pour marquer le fait que la souveraineté découle de l'altérité – mais aussi pour que la décision qui lui permettra d'être élevé au rang de sujet s'inscrive dans une situation d'ouverture des possibles apte à offrir des relais militants. Pour résumer, c'est dans un contexte révolutionnaire que l'on trouve la condition de multiplication des sujets.

Mais si tout sujet est forcément un sujet révolutionnaire, il n'est pas anarchiste pour autant. Nous avons besoin ici d'un critère de spécification, et ce critère est la réitération : le sujet anarchiste est celui qui prend goût à imiter Dieu. Ou disons, plus précisément, qu'il n'émerge que comme sujet au second degré, par répétition de la décision souveraine. C'est le propre d'un individu qui tente de persister comme sujet et ne se satisfait pas du processus d'auto-destruction qui est pourtant la conséquence inéluctable de la décision. Là où l'acteur révolutionnaire n'est souverain qu'une fois, l'anarchiste demande à être autre chose qu'un sujet éphémère et refuse de sacrifier son autonomie à l'acceptation définitive d'une position de sujet adossée à des normes jugées intransgressibles. Il ne se contente pas d'une seule révolution, il en réclame plusieurs.

II. DU SUJET EN RUPTURE AU SUJET CONQUÉRANT (ET RETOUR)

FANON ET BADIOU : L'IDENTITÉ ET LA VÉRITÉ SONT-ELLES ANTI-ANARCHISTES ?

Nous avons établi que le sujet anarchiste était une réitération du sujet révolutionnaire. Mais avons-nous saisi la totalité de ses dimensions ? Pour étoffer cette définition, il nous faut à présent nous affronter à son angle mort, qui est aussi celui du vagabondage stirnérien, à savoir la question de la persistance. Si l'anarchiste est un sujet qui se constitue en retournant sans cesse à son auto-fondation inaugurale pour la renouveler, pour goûter à nouveau à la souveraineté, pour se recréer, comment pourrait-il être en même temps un bon militant ? Comment pourrait-il articuler l'attachement à sa contingence fondamentale – ce néant indéterminé d'où surgit la décision – avec la certitude, voire peut-être la foi, sans lesquelles il ne saurait endosser une cause et se faire le porteur persistant d'une contre-hégémonie ? L'on retrouve ici l'une des critiques les plus vives adressées à la pensée poststructuraliste, à savoir son incapacité à rendre compte des motifs de l'action politique.

Il est donc impératif à ce stade d'organiser la confrontation entre le sujet anarchiste – qui fait du décrochage un principe d'existence – à ce qui pourrait bien être son autre absolu : l'attitude de défense d'une vérité, d'un projet imposant l'abnégation sur le long terme ou encore d'une identité revendiquée sur un strict mode essentialiste. Autant d'étrangetés aux yeux de celui qui refuse catégoriquement la fixité en tant qu'enfermement dans une position de sujet. Pour cela nous évaluerons deux perspectives qui, d'apparence éloignées, accomplissent le même geste d'expulsion de la contingence, l'une sur le plan de la singularité, l'autre de la vérité universelle. Il s'agit d'une part de l'appel de Fanon à l'absoluité identitaire dans le cadre des luttes décoloniales, et d'autre part de la philosophie de la fidélité militante de Badiou. Nous verrons quels enseignements tirer de ce qu'ils nous disent implicitement sur l'impuissance d'un sujet anarchiste qui ne serait qu'un incessant retour à son état de souveraineté originelle.

Le Fanon qui nous intéresse n'est pas celui, souvent commenté, de la réinterprétation de la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave à l'aune de la situation coloniale. C'est un autre passage de *Peau noire masques blancs* qui retient notre attention : polémique avec Sartre, dont il reprend pourtant volontiers le vocabulaire, Fanon critique *Orphée Noir*, la préface écrite par le philosophe existentialiste pour l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* de Léopold Sédar Senghor. Que reproche-t-il à ce court texte ? Sartre, analysant la portée de la défense de l'identité noire, en fait « le temps faible d'une progression dialectique¹² »,

autrement dit une position de pure négativité qui ne saurait être que transitoire puisque seul un monde sans races saurait être un objectif légitime à ses yeux. L'idéal d'émancipation de l'humanité ne pouvant être atteint que par le biais exclusif de la lutte des classes, le combat des noirs pour la reconnaissance d'une identité spécifique, particulière et non universelle, n'est qu'une séquence transitoire dans un processus plus vaste. La négritude, aussi importante soit-elle en tant qu'arme dirigée contre l'asservissement colonial et impérialiste, n'est ainsi dans la perspective sartrienne qu'une étape immature vouée à s'estomper : « ainsi la Négritude est pour se détruire, elle est passage et non aboutissement, moyen et non fin dernière ». Charge aux militants de la cause noire, en somme, de mieux s'acclimater aux lois marxistes de l'histoire.

La stupéfaction de Fanon face à ces passages se fait encore sentir dans les lignes qu'il y consacre : « Quand je lus cette page, je sentis qu'on me volait ma dernière chance [...]. On avait fait appel à un ami des peuples de couleur, et cet ami n'avait rien trouvé de mieux que montrer la relativité de leur action¹³ ». Sartre, oubliant que la « négativité tire sa valeur d'une absoluité quasi-substantielle », « a détruit l'enthousiasme noir ». Condescendant, ou disant trop tôt ce qu'il aurait dû taire, il a désamorcé la puissance émancipatrice de la négritude en lui refusant d'être une cause absolue.

Mais comment lutter si l'on sait que l'identité pour laquelle l'on se bat n'est pas une fin en soi, n'est pas une essence, n'a pas de réalité autre qu'une fonction mobilisatrice, symbolique, à destination d'un but plus solennel et plus vrai ? A cela Fanon répond : « je ne suis pas une potentialité de quelque chose, je suis pleinement ce que je suis. Je n'ai pas à rechercher l'universel¹⁴ ». Mais tout le texte est dès lors empreint d'un certain abattement. Le philosophe sait qu'il ne peut accéder au degré de certitude dont le militant a besoin. Dès lors, il tente de conjurer le doute en réclamant haut et fort pour lui-même une identité non pas temporaire mais définitive, non pas partielle ou contingente, mais absolue. Il sait qu'une prise de position dans un conflit tel que celui qui oppose le colonisé au colon ne peut s'embarrasser d'incrédulité, de relativisme ou de ce demi-engagement qui est celui de l'existentialiste – ou du constructiviste – pour qui tout n'est que rôle distancié ou mauvaise foi. Ce qu'exprime Fanon, c'est un besoin d'essentialisme¹⁵.

Le sujet anarchiste, toujours entre deux causes, semble déjà pris en défaut. Mais voilà que Badiou lui porte un second coup avec une philosophie explicite de l'abnégation militante et de la fidélité à une vérité. Les grandes lignes en sont connues : le sujet se forme dans le sillage d'un événement fondateur par lequel quelque chose d'imprévu advient au monde, telle la capacité politique du prolétariat et la promesse d'égalité universelle qu'elle apporte. Mais ce surgissement inaugural est éphémère et peut aussitôt s'évanouir : l'ordre des choses tel qu'il est, avec son inertie conservatrice, se referme sur lui et fait oublier jusqu'à son existence. Dès lors, il faut qu'il soit pris en charge, soutenu et prolongé par une action consciente qui va en fortifier et en amplifier les conséquences. Celui qui accomplit cette tâche se constitue alors en sujet : ce n'est qu'à l'ombre d'un événement, lorsqu'une révolution ou une insurrection rompt fugacement la trame du monde existant, qu'une vie ordinaire est magnifiée par l'irruption d'une vérité¹⁶. Le sujet révolutionnaire n'est pas celui qui produit l'événement initial, mais il agit comme son continuateur résolu. Suivre cette voie sans dévier est l'apanage d'une sorte d'élite obstinée et organisée qui se dévoue à sa cause.

Le sujet anarchiste et le sujet post-événement ont sans doute des points communs : leur rareté, leur lien de dépendance envers une défaillance de l'ordre existant et leur rupture vis-à-vis des rôles que celui-ci distribue¹⁷. Pourtant la différence est de taille. Le sujet badiouien idéal est d'une fidélité à toute épreuve à la vérité qui l'a happé, il résiste aux tentations et écarte le doute avec dédain. Il se sait le dépositaire d'une universalité qui s'actualise de siècles en siècles dans le combat des opprimés. La fragilité de l'événement est compensée par l'impératif de solidité de celui qui s'en fait le gardien. En d'autres termes, ce sujet-là tend manifestement à l'immuabilité, à une persistance sans faille par-delà les existences individuelles puisqu'il est d'abord un sujet collectif incarné dans une organisation révolutionnaire. Changer, se refonder, se méfier de l'attrait de la vérité, sont alors chez le Badiou de *L'Éthique* autant de figures du Mal¹⁸. L'opposition avec le sujet anarchiste ne saurait être plus marquée.

Mais est-ce si simple ? Que ce soit par la voix de Fanon – qui dénonce la futilité d'un combat fondé sur la défense d'une identité relative, contingente ou temporaire – ou de Badiou – chez qui la foi militante est un rempart contre la trahison – le sujet anarchiste est interpellé sans ménagement pour son inconsistance militante.



Son talon d'Achille n'est-il pas sa réticence envers les identités figées et le sacrifice de soi à une vérité ? Qui est-il, après tout, pour prendre de haut, à la façon de Sartre dans *Orphée noir*, ceux qui, immergés dans les luttes socio-politiques, fonctionnent nécessairement à la certitude ou à l'essentialisme ? En le définissant comme un sujet en perpétuelle rupture, n'endossant souverainement une cause, une position de sujet, que pour mieux y renoncer, nous l'avons peut-être rendu incapable de soutenir les effets de sa propre décision. A moins que nous n'ayons décelé que l'une de ses dimensions. C'est ce que nous souhaitons élucider pour finir.

L'ANARCHISTE CONQUÉRANT ENTRE INCARNATION, TÉNACITÉ ET CULPABILITÉ

Nous partirons de l'idée finalement banale qu'il n'y a pas de souveraineté sans une matérialité de la souveraineté, c'est-à-dire un champ d'application et de reconnaissance de la validité de la décision – donc un « territoire ». C'est là que s'évalue la capacité du souverain à faire accepter et valider ce qu'il a décidé, donc à produire du consentement. Dans le cas qui nous préoccupe, il apparaît que la décision d'existence du sujet souverain, qu'il soit anarchiste ou simplement révolutionnaire, requiert cet effort de prolongement de la décision sur le territoire spécifique qu'est le régime avec lequel il vient de rompre et au sein duquel il se fait le porteur d'un contre-régime. Sans cela, son choix d'existence est voué à demeurer une sorte de révolution intérieure, un bouleversement discret et évanescent. Or, comme l'ont souligné Berger et Luckmann à propos de la conversion religieuse, un changement

radical d'identité implique nécessairement un « accomplissement empirique ». Ainsi, selon eux, « vivre la conversion n'est pas grand-chose. Ce qui compte vraiment, c'est être capable de continuer à la prendre au sérieux : de conserver le sens de sa plausibilité¹⁹ ». D'où la notion clé de « structure de plausibilité », qui est l'ensemble des acteurs susceptibles de confirmer, donc de fortifier la décision d'existence du sujet en rupture.

Communauté, parti, congrégation ou plus largement réseau d'interactions sociales et de convergence des valeurs et des comportements... Une structure de plausibilité peut prendre de multiples formes. L'important est que, sans elle, le rattachement à ce que Berger et Luckmann appellent une « nouvelle réalité » ne saurait perdurer. Et puisque le sujet ne survient que dans l'intervalle entre deux régimes, donc entre des projets concurrents d'organisation de la société, de réaménagement des rapports entre les individus, alors le définir à l'aune de la seule décision n'est pas suffisant. Le sujet se prolonge nécessairement dans une structure de plausibilité et, ce faisant, s'inscrit dans une démarche de propagation contestataire du contre-régime qui est embarqué dans le processus de subjectivation. Au sujet en rupture s'ajoute nécessairement un sujet belliqueux, expansionniste et conquérant.

Par-là nous entendons l'effort pour la reconnaissance maximale de la cause choisie et de l'identité qui lui est associée. Dans un tel contexte d'antagonisme sur le régime, nous dirons que la conséquence du sujet, sa suite logique, est de porter le conflit au cœur de l'ordre éthico-institutionnel avec lequel l'acteur concerné a rompu. À l'horizon de cette lutte d'expansion réside bien sûr pour le sujet révolutionnaire l'espoir d'une extension totale de la structure de plausibilité dans laquelle il est lui-même confirmé, dans laquelle ses valeurs, ses normes de préférence et son rôle sont authentifiés et partagés : à l'échelle d'une société, c'est l'espoir d'une révolution achevée²⁰. C'est aussi, nous l'avions souligné, un processus d'auto-négation dont nous discernons à présent plus clairement les enjeux. Pour valider l'expression de sa souveraineté, le sujet doit disparaître. Sa contingence et son indétermination inaugurales doivent être occultées. Celui qui se convertit ne vit pas sa conversion comme un passage par l'indécidabilité des possibilités d'existence et l'expression d'une souveraineté ; il la vit comme la découverte d'une vérité. Ainsi, plus le sujet expansionniste s'éloigne de son auto-fondation, consolidant son choix, plus il oublie ses origines et

se laisse prendre au jeu de la certitude et de la nécessité. C'est pourquoi son statut, du fait même de sa nature dérivée, est paradoxal : il est continuation indispensable du sujet souverain – son vecteur de confirmation matérielle – mais, en agissant ainsi, il est aussi la cause de son inévitable dissolution.

Le sujet anarchiste fait un excellent sujet conquérant. Pourquoi en serait-il autrement ? N'y-a-t-il pas dans l'affirmation de soi au sein d'un milieu hostile – lorsque la structure de plausibilité n'est encore qu'un bastion contestataire minoritaire – une dimension d'autonomie et de résistance à l'autorité, aux normes en vigueur et au conformisme ? Pour utiliser les mots de Nietzsche, ce type de sujet peut, sans honte ni scrupules, « croître, s'étendre, accaparer, dominer²¹ » puisque l'enjeu est la matérialité et l'effectivité de sa décision. Rien ne s'oppose à ce qu'il revendique une essence, à ce qu'il se fasse objet et qu'il prenne le risque de s'incarner dans une identité dans laquelle il demandera à être réifié – car l'on sait depuis Sartre que vouloir être reconnu n'est rien d'autre que tenter d'imposer à autrui l'objet que l'on veut être pour lui. Ce sujet-là peut prétendre à l'oubli de la contingence, à l'absolu, à l'essence de soi autant qu'à une vérité intransigeante. S'il y a un anarchisme de mouvement, de changement, il y a aussi un anarchisme de la ténacité qui se fait le porteur d'une singularité, d'une insoumission au régime et qui persiste dans ce qu'il décide d'être face aux injonctions à la normalité²².

Pourtant le sujet anarchiste est alors bel et bien en territoire ennemi. Non pas seulement parce qu'il s'oppose à l'ordre en vigueur, mais aussi et surtout parce qu'en agissant ainsi il s'aventure sur le terrain de la fixité, de l'obstination identitaire ou de la défense d'une vérité universelle. Il n'est pas chez lui, il est en excursion là où le sujet révolutionnaire ordinaire, pour sa part, n'a d'autre ambition que l'achèvement de sa conquête, donc la victoire. Mais justement, le sujet anarchiste peut-il être victorieux ?

Une décision, nous dit Laclau, est un acte de répression. C'est une confrontation à la pluralité des alternatives qui aboutit à un choix, donc à l'éradication de la totalité des possibles à l'exception d'un seul. Il y a une violence intrinsèque à l'acte de décider, et cette violence est le fondement même du politique²³. Mais tandis que la lutte pour l'affirmation de soi implique la disqualification des options délaissées, quelque chose continue de hanter le sujet conquérant : l'éventualité d'avoir mal choisi, la conscience qu'un coup de

force originel a été fomenté et qu'une faute a pu être commise. Tous les chemins qui n'ont pas été suivis viennent ainsi lester le sujet qui, pour matérialiser sa décision, doit pourtant afficher la plus ferme conviction. Mais si la crainte du mauvais choix peut aisément être balayée par le sujet révolutionnaire – mettons par Badiou en personne –, le sujet anarchiste ne peut tout à fait se défaire de la culpabilité qui l'incite à tourner son regard vers l'arrière, vers le point de rupture et de répression qui l'a rendu souverain. Alors même qu'il réclame le droit de conquête, il ne peut éviter le doute. Or, il nous semble que c'est sur ce point qu'il retrouve une spécificité, et que celle-ci atteint son apogée lorsqu'il s'immobilise en vue de deux frontières.

Ces frontières complémentaires au-delà desquelles le sujet cesse d'être anarchiste sont celles qui, outrepassées, achèvent d'estomper son autonomie et d'effacer le résidu de subjectivation qui perdurait à distance de l'auto-fondation initiale. La première est la tradition, la seconde est la victoire. L'épuisement traditionaliste du sujet intervient si l'attachement à une identité se mue en pure ritualisation de soi : la ténacité dans la revendication d'une essence cède la place à sa gestion conservatrice. Quant à la victoire, royaume des certitudes, elle est la mort du sujet, son antithèse absolue. La victoire est célébrée lorsqu'une structure de plausibilité passe d'un statut minoritaire à un statut monopoliste. Le pluralisme s'assèche et l'altérité se raréfie. Dès lors, les conditions de l'hétéronomie constitutive ne sont plus réunies ; l'accès à la subjectivation est compromis. Quand ces frontières sont atteintes, le sujet anarchiste est testé. Il ne peut aller au-delà sans que son devenir-objet, sa dissolution dans une position de sujet, ne l'efface totalement. Pour perdurer, pour exprimer cette sorte de ténacité inversée qu'est la réitération de sa souveraineté, il doit décrocher.

L'anarchiste est un sujet qui, comme n'importe quel autre, ne valide l'expression de sa souveraineté qu'au risque de s'estomper mais qui, en tant que conquérant, contrairement à tous les autres, ne peut pas être vainqueur. Est-ce surprenant ? C'est dans la lutte qu'un individu est autonome, jamais dans la victoire. La subjectivité se cultive en perdant, ou du moins en ne gagnant pas. Elle ne survit à son propre élan vers l'essence ou la vérité qu'en abandonnant sa cause à l'instant même où elle est en passe de devenir une source d'aliénation et de répression. Mais l'on pourrait nous

reprocher un raccourci : le sujet qui œuvre pour soutenir sa décision n'a-t-il pas d'autre choix que l'essentialisme identitaire ou l'universalisme dogmatique, deux facettes d'un même absolu auquel nous avons en quelque sorte réduit l'ensemble des modalités possibles de la lutte contre-hégémonique et révolutionnaire ? N'avons-nous pas ainsi occulté des manières plus subtiles d'endosser une cause, de renforcer la structure de plausibilité d'une identité, donc d'affirmer sa souveraineté individuelle ?

Nous ne le pensons pas, mais cela mériterait bien entendu une plus ample démonstration. Un argument intéressant à nous opposer pourrait être que notre position est occidentalocentrée. Une telle considération serait susceptible d'ouvrir des pistes quant à une possible rupture décoloniale avec cet impérialisme de l'Être ou du Même qui serait l'apanage de l'ontologie occidentale. Le sujet conquérant tel que nous l'avons défini pourrait être culturellement situé, support du colonialisme et de l'esclavagisme. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la critique par Levinas de l'ontologie et de sa faim expansionniste, de sa capacité à dévorer l'Autre, se retrouve dans les travaux d'Enrique Dussel, selon qui elle ouvre à la voie à une conception non-occidentale des rapports entre les individus et entre les civilisations²⁴. Loin de s'inscrire dans une simple logique de revendications identitaires, tout un pan de la décolonialité s'est élaboré en reformulant les mots d'ordre éthique de *Totalité et infini*.

Mais cette tentative nous semble déjà marquer une prise de distance réflexive par rapport aux conflits socio-politiques et relever d'un mode de penser qui, tout en étant stimulant, n'est pas celui du militant engagé. Le « moment Fanon » de l'absolu identitaire ne nous semble donc nullement infirmé. Et s'il y a un « moment Levinas » dans le cycle de naissance, de mort et de résurrection du sujet, nous l'avons déjà localisé : c'est celui, crucial, de l'hétéronomie constitutive, lorsque la confrontation à l'altérité nourrit le doute et produit le décrochage. Mais, même réitéré, ce moment ne saurait constituer la totalité du processus de subjectivation. La souveraineté procède bien d'une déstabilisation par l'extériorité, mais c'est en oubliant ce choc originel, en niant autrui, qu'elle s'affirme ensuite. Si la pensée décoloniale contemporaine nous alerte sur les dangers d'une réduction du sujet à sa part conquérante – et sur la place centrale de cette réduction dans l'histoire politique occidentale – elle ne nous semble

remettre en cause ni l'ambivalence fondamentale de la subjectivité, ni le positionnement spécifique, et à vrai dire unique, du sujet anarchiste envers cette ambivalence.

Erwan Sommerer

Notes :

1. Max Stirner, *L'unique et sa propriété*, Paris, La Table ronde, 2000, p. 17.
2. *Ibid.*, p. 252.
3. Ernesto Laclau, *New Reflections on the Revolution of Our Time*, London, Verso, 1990.
4. Ernesto Laclau and Chantal Mouffe, *Hegemony and Socialist Strategy*, London, Verso, 2001 (1985).
5. Sur cette idée, voir Ernesto Laclau and Lilian Zac, « Minding the Gap : The Subject of Politics », dans Ernesto Laclau (ed.), *The Making of Political Identities*, London, Verso, 1990, p. 12-13.
6. Peter Hudson : « The Concept of the Subject in Laclau », *Politikon*, 33, 2006, p. 299-312.
7. Chantal Mouffe (ed.), *Deconstruction and Pragmatism*, London, Verso, 1996, p. 55.
8. *Ibid.*, p. 55-56.
9. Karl Mannheim, *Ideology and Utopia*, New York, A Harvest Book, 1936, p. 225.
10. Cette position implique de considérer, à la manière de Laclau, le politique non seulement comme prioritaire par rapport aux autres champs, mais aussi comme constitutif de ces champs. Il n'y a de sujet que politique. Ernesto Laclau, *New Reflections on the Revolution of Our Time*, op. cit., p. 33-34.
11. *Ibid.*, p. 66. Mannheim parle aussi d'un conflit entre les « interprétations de l'être » dans l'espace public. Cf. à ce propos Karl Mannheim, « De la concurrence et de sa signification dans le domaine de l'esprit », *L'homme et la société*, 2, 2001, p. 55-102.
12. Sartre, *Orphée noir*, dans Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF, 1948, p. XLI. Voir également à ce sujet Hubert Tardy Joubert, « Sartre et la Négritude : de l'existence à l'histoire », *Rue Descartes*, 83, 2014, p. 36-49.
13. Frantz Fanon, *Peau noire masques blancs*, Paris, Editions du Seuil, 1952, p. 108.
14. *Ibid.*, p. 109.
15. Voir à ce sujet George Ciccariello-Maher, « To Lose Oneself in the Absolute : Revolutionary Subjectivity in Sorel and Fanon », *Human Architecture*, 3, 2007, p. 101-112.
16. Pour une synthèse de la formulation la plus récente de la théorie du sujet chez Badiou, voir Quentin Meillassoux, « Destinations des corps subjectivés », dans David Rabouin, Oliver Feltham, Lissa Lincoln (dir.), *Autour de Logiques des mondes de Badiou*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2010, p. 13-28 ; cf. aussi Gabriel Riera, « Fidelity and the Law: Politics and Ethics in Badiou's Logiques des Mondes », *The Cardozo Law Review*, 5, 2008, p. 100-114.
17. Sur la nature indéterminée du sujet badiouien, Voir par exemple Alex Callinicos, « Alain Badiou et Slavoj Žižek ou les nouveaux théoriciens de la dialectique ? », *Actuel Marx*, 43, 2008, p. 154-162. Pour une comparaison entre Badiou et Laclau (à l'aune de Marx), voir Oliver Harrison, « Revolutionary Subjectivity in Post-Marxist Thought : The Case of Laclau and Badiou », *Global Discourse*, 2, 2011, p. 1-13.
18. Alain Badiou, *L'éthique*, Paris, Hatier, 1993, p. 69-71.
19. Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 216.
20. Pour utiliser le vocabulaire d'Alfred Schütz, l'un des auteurs qui a le plus influencé Berger et Luckmann, nous dirons que l'extension de la structure de plausibilité vise à assurer un processus d'épochè spécifique qui consiste en une suspension du doute (et non de la croyance comme chez Husserl). L'acteur qui n'est plus confronté à des opinions contradictoires n'a pas de raison de douter de sa façon de percevoir le monde, au point de confondre sa perception avec la réalité. Alfred Schütz, « Sur les réalités multiples », dans *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 103-167.

21. Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Paris, Gallimard, 1971, p. 182.
22. Cela implique un basculement dans le rapport à l'altérité : tandis que celle-ci est constitutive du décrochage, le sujet ne persévère dans sa décision souveraine qu'en organisant la résistance à l'Autre. Ce point de passage de l'ouverture à la clôture marque le début de la conquête.
23. Ernesto Laclau, *New Reflections on the Revolution of Our Time*, op. cit., p. 31-35. Voir aussi Oliver Marchart, « Institution and Dislocation: Philosophical Roots of Laclau's discourse theory of space and antagonism », *Distinktion*, 3, 2014, p. 271-282.
24. Enrique Dussel, « De la philosophie de la libération », *Cahiers des Amériques Latines*, 62, 2009, p. 37-46 ; Enrique Dussel, « Lo político en Levinas (Hacia una filosofía política crítica) », *Signos Filosóficos*, 9, 2003, p. 111-132. Pour une réflexion plus générale sur ce thème, voir aussi Nelson Maldonado-Torres, « On the Coloniality of Being », *Cultural Studies*, 2-3, 2007, p. 240-270.



Rien à foutre des modèles genrés.